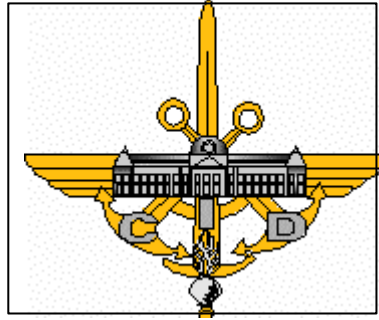


## FICHE DE PRESENTATION DU DOCUMENT

- 1.- La crise des missiles de Cuba ; l'apprentissage d'un équilibre nucléaire ou un certain succès de la riposte graduée.
- 2.- Capitaine de frégate Jean-Philippe CHAINEAU.
- 3.- 13 mars 2000.
- 4.- Division D.
- 5.- Mémoire de stratégie.
- 6.- La crise des missiles de Cuba valut à Kennedy son plus grand triomphe politique. En fait, le mois d'octobre 1962 fut, pour les Etats-Unis, la conclusion d'un long processus de prise de conscience que sa supériorité n'était plus indiscutable et qu'il fallait prendre garde à d'éventuels dérapages. Pour l'URSS, la politique quelque peu exhibitionniste et autoritaire de Krouchtchev fut mise à mal et mena ce dernier vers la voie de la démission. Les Soviétiques furent ramenés aux dures réalités d'un duopole nucléaire et à une certaine humiliation : le rôle de l'atome dans la guerre fut revu, l'action des militaires et des politiques recadrée.  
Ce bras de fer fut spectaculaire et tragique, mais certainement pas belliqueux. Un équilibre s'installa : les dirigeants des deux super puissances s'accordèrent sur le fait que la fonction de l'arme nucléaire était avant tout politique et que sa stratégie d'emploi (ou de non-emploi) nécessitait un système de communication entre eux (le téléphone rouge) et des mécanismes visant à la non-prolifération.
- 7.- Mots clés : guerre, crise, nucléaire, missiles, Kennedy, Krouchtchev, dissuasion, duopole, non-prolifération, équilibre, paix.



# MEMOIRE DE STRATEGIE



## LA CRISE DES MISSILES DE CUBA

L'APPRENTISSAGE D'UN EQUILIBRE NUCLEAIRE

OU

UN CERTAIN SUCCES DE LA RIPOSTE GRADUEE

Capitaine de frégate Jean-Philippe CHAINEAU

Groupe D2

CID 1999 – 2000

## INTRODUCTION

Après le fiasco de l'opération de débarquement dans la Baie des Cochons qui avait meurtri l'opinion américaine, la crise des missiles de Cuba du 16 au 29 octobre 1962 valut au jeune et ambitieux président des Etats-Unis, John Fitzgerald Kennedy, son plus grand triomphe politique.

Pendant que le reste du monde découvrait petit à petit les événements, les deux grandes super puissances semblaient s'approcher inexorablement d'une guerre nucléaire dans un jeu de poker menteur : Nikita Khrouchtchev avait été pris en flagrant délit de fournir au dirigeant cubain Fidel Castro des missiles équipés de têtes nucléaires et il se retrouvait opposé à un président américain apparemment résolu à lui contester son option stratégique.

Finalement, il céda à la pression et accepta de retirer ses fusées de Cuba (pendant que Kennedy enlevait très discrètement des missiles de faible valeur stratégique de Turquie et surtout, promettait de ne pas envahir l'île)...

Si l'on se réfère aux théoriciens de la stratégie nucléaire tels que l'économiste Thomas Schelling ou Morton Kaplan, ce fait de l'histoire n'est autre que le résultat d'un jeu qui pourrait s'intituler le « jeu de la poule mouillée »<sup>1</sup> : deux automobilistes cherchant à s'impressionner foncent l'un vers l'autre ; le premier qui s'écarte perd ; si tous les deux s'écartent, aucun ne gagne ; si aucun des deux n'évite l'autre, tous les deux ont irrémédiablement perdu ; et, si un des deux s'écarte, il est humilié et l'autre prend l'ascendant.

La stratégie mini-max établit que le « meilleur des plus mauvais résultats » consiste pour tous les deux automobilistes à s'écarter. A la fin de la crise, quand Krouchtchev retira ses fusées, le secrétaire d'Etat américain Dean Rusk eut cette phrase révélatrice : « nous nous regardions dans les yeux et je crois que l'adversaire a cillé »<sup>2</sup>. Le dirigeant soviétique put, quant à lui, arguer du fait que les Américains avaient retiré leurs missiles de Turquie et renonçaient à envahir Cuba.

Ce jeu cruel et insensé caractérise bien les crises diplomatiques à l'ère de l'arme atomique : si chacun des deux adversaires veut persuader l'autre qu'il est prêt à faire la guerre, il doit être crédible. Mais, malgré tout, les deux adversaires

---

<sup>1</sup> Jeu très à la mode à l'époque ; on le retrouve dans le film LA FUREUR DE VIVRE avec James Dean et Nathalie Wood.

<sup>2</sup> LA FACE CACHEE DU CLAN KENNEDY - Seymour Hersh.

restent tous les deux anxieux d'éviter un échange d'armes nucléaires. C'est ainsi qu'ont presque raisonné les deux protagonistes, Kennedy et Krouchtchev : il n'y eut aucune destruction massive, seul un pilote d'avion de reconnaissance stratégique U2 trouva la mort lors de cette crise<sup>3</sup>.

En fait, le mois d'octobre 1962 fut, pour les Etats-Unis, la conclusion d'un long processus de prise de conscience que sa supériorité n'était plus indiscutable. Depuis à peu près une dizaine d'années<sup>4</sup>, la phobie d'une attaque nucléaire éclair détruisant les moyens militaires américains, condamnant ipso facto les USA à la défaite et l'enchaînement incontrôlé d'usage d'armes nucléaires débouchant sur une apocalypse générale était ancrée dans l'esprit des dirigeants américains. Les événements en URSS leur donnaient plutôt raison :

- en 1949, la première bombe A explosait,
- en 1955, c'était au tour de la première bombe H,
- la portée des missiles soviétiques n'allait qu'en s'accroissant (de 1000 jusqu'à 10000 km),
- en 1957, les deux premiers satellites SPOUTNIK avaient été lancés par des fusées qui pouvaient servir de missiles intercontinentaux.

Pour l'URSS, ce fut différent. La politique quelque peu exhibitionniste et autoritaire de Krouchtchev fut mise à mal. Les Soviétiques furent ramenés aux dures réalités d'un duopole nucléaire et à une certaine humiliation : le rôle de l'atome dans la guerre fut revu, l'action des militaires et des politiques recadrée.

En revanche, grâce à ce bras de fer tragique, mais non belliqueux, les dirigeants des deux super puissances purent et durent s'accorder sur le fait que la fonction de l'arme nucléaire était avant tout politique et que sa stratégie d'emploi (ou de non-emploi) nécessitait un système de communication entre eux (le téléphone rouge) et des mécanismes visant à la non-prolifération.

Pour expliquer que la crise de Cuba est l'établissement d'un certain équilibre nucléaire ou un certain succès de la riposte graduée, il est donc nécessaire de commencer par comprendre l'évolution des débats nucléaires américains et soviétiques replacés dans leurs contextes socio-politiques. C'est l'objet de la première partie de ce mémoire. Il devient alors possible de traiter des événements de la crise de Cuba avant d'aborder au cours d'une troisième partie les enseignements tirés et les questions qui restent en suspens.

---

<sup>3</sup> abattu le 28 octobre 1962 par un missile sol-air au-dessus de l'île de Cuba.

<sup>4</sup> Dès 1948, Bernard Brodie avait expliqué que la bombe atomique avait retiré aux Etats-Unis la sécurité absolue contre toute attaque visant leur territoire...

# **PREMIERE PARTIE**

## **COMMENT VIVRE**

### **AVEC**

## **LA BOMBE ATOMIQUE**

En 1945, les Etats-Unis possèdent seuls la bombe atomique. Après son utilisation à Hiroshima et à Nagasaki, ce qui fait capituler le Japon et clôt tout de même la Deuxième Guerre Mondiale, deux questions se posent pour eux :

- que faire désormais de cet engin ?
- comment conserver l'avantage sur un éventuel adversaire ?

Quatre ans plus tard, en 1949, la première bombe atomique soviétique explose. Désormais, deux super puissances cohabitent. Pour chacune d'entre elles, une réflexion de fond s'impose, car pour la première fois, deux états possèdent la capacité de s'anéantir mutuellement.

## **1.- LES DEBATS « NUCLEAIRES » AUX USA**

### **1.1.- L'état d'esprit des Américains**

Pendant le début des années 50, la réflexion stratégique est marquée par l'occurrence d'une guerre avec l'URSS. Dans le cas d'un affrontement, c'est en théorie, celui qui donnera le premier coup qui prendra l'avantage. Néanmoins, dès cette époque, les Etats-Unis estiment qu'ils doivent être capables de disposer de moyens de représailles.

Dans la seconde moitié des années 50, les Américains sont de plus en plus inquiets. Le lancement du premier satellite soviétique SPOUTNIK, le 4 octobre 1957, a un formidable impact sur l'opinion américaine. Pire, il confirme la remarquable percée de l'Union soviétique dans le domaine des missiles à longue

portée. Dès 1955, l'insuffisance des moyens d'alerte et de protection du STRATEGIC AIR COMMAND est mise en exergue, par le rapport KILLIAN devant le Conseil national de sécurité. L'inquiétude grandit donc chez les responsables américains : l'avance prise par l'URSS dans le domaine des missiles pourrait l'inciter à déclencher une attaque surprise qui anéantirait au sol les trois quarts des bombardiers stratégiques B52. La question lancinante resurgit : faut-il envisager une attaque américaine préventive ?

En fait, les Etats-Unis surestiment trop fortement le niveau des forces militaires de l'Union soviétique. De plus, Nikita Krouchtchev fait tout pour renforcer implicitement ce sentiment : il est fasciné par le missile qui est pour lui, l'arme absolue rendant obsolète le bombardier ; il ne manque d'ailleurs jamais de souligner l'avance prise par l'URSS dans ce domaine dans tous ses discours.

Ainsi, ce thème ne peut que devenir un des enjeux de la campagne de 1960 pour la présidence des Etats-Unis. John Fitzgerald Kennedy et Robert Nixon vont être quasiment obligés de s'opposer sur le « missile gap » et ainsi présenter, d'une part au peuple américain et d'autre part au monde entier, le problème de la défense stratégique des USA. Si l'on se réfère aux services de renseignement américains de l'époque, telle la CIA, des centaines de missiles étaient dirigés vers les USA en 1961. En fait, la réalité était bien différente : il ne s'agissait que de quelques missiles, mais tout de même...

Dans ce climat quelque peu surréaliste, les esprits avaient tendance à s'échauffer et ce d'autant plus vite que le progrès technologique était en perpétuel changement. Tout paraissait désormais possible avec l'évolution irrésistible des conditions de vie dans les foyers américains ; ce sentiment était en plus renforcé par des auteurs fascinés par la science fiction qui prophétisaient, pourtant de manière assez banale, des guerres thermonucléaires !!!

## 1.2.- Comment s'opposer à la menace nucléaire ?

Pour s'opposer à la menace nucléaire, nous reprendrons le raisonnement du général Beaufre tenu dans son INTRODUCTION A LA STRATEGIE qui propose un certain nombre de solutions.

La première est de pouvoir détruire préventivement les installations de l'ennemi.

Dans les années 1950, les stratèges américains raisonnaient de manière ambiguë : leur rêve absolu était l'anéantissement du potentiel soviétique, mais c'était également leur hantise, car cela supposait aussi d'être probablement ou même inévitablement atteint en retour.

En premier lieu, pour frapper préventivement, il faut un motif ; l'éventuel initiateur doit donc avoir la preuve que l'ennemi se prépare à attaquer et il doit être certain que la seule issue est de désarmer cet ennemi. Cependant, les Etats-Unis, pays qui se réclame en permanence du droit et de la morale, ne pouvaient

déclencher une guerre arbitraire. En deuxième lieu, une frappe préventive doit être assurée d'anéantir la totalité ou au moins l'essentiel du potentiel ennemi.

Techniquement, l'anéantissement préventif n'est pas une opération des plus simples, car il requiert au moins deux conditions « sine qua non » :

- l'objectif doit parfaitement être identifié ; aussi faut-il, pour ne pas se tromper, que les forces soient concentrées dans des lieux précis (ce qui est fortement improbable en cas de guerre imminente) et qu'elles puissent être techniquement et humainement anéanties ;

- il faut évidemment viser un adversaire sans capacités de représailles qui risqueraient de faire payer un prix élevé l'agression.

La deuxième solution consiste à limiter les dommages qui résulteraient d'une attaque nucléaire dans le but de les rendre acceptables.

Cette hypothèse aborde la protection de la population par le développement de la défense civile. En 1957, le rapport GAITHER proposa un programme d'abris antinucléaires. Cette idée dans un premier temps écartée par l'équipe politico-militaire du président Dwight Eisenhower fut reprise par les stratèges de l'administration Kennedy. En effet, la préoccupation du moment était de promouvoir entre les USA et l'URSS un système stratégique qui préserverait les villes et ne frapperait que des objectifs militaires. Ainsi, en 1961, John Fitzgerald Kennedy soumit au Congrès un programme proposant 50 millions d'abris qui serviraient à protéger environ 15 millions d'individus. Les critiques et les difficultés furent (et restent) nombreuses :

- ces abris n'offrent qu'un sentiment illusoire de sécurité ;
- ils peuvent être perçus comme une provocation en tant que signe d'une mobilisation en vue de la guerre ;
- ils sont inégalitaires, car seuls les riches sont en mesure de se les offrir ;
- ils imposent à la population une discipline collective et la prise en compte de la perspective d'un conflit nucléaire, ce qui va à l'encontre de l'esprit de la démocratie soucieuse de rassurer ;
- il persiste toujours un antagonisme entre préserver les armes et protéger les populations.

La troisième solution consiste à édifier un système empêchant les engins nucléaires d'atteindre leurs cibles.

Au début des années 1950, l'US AIR FORCE travaillait sur le projet CHARLES qui avait pour but de bâtir un vaste appareil de défense contre toute agression soviétique.

Au milieu des années 1950, le principe de base fut établi : un radar identifiait l'engin ennemi, tandis qu'un missile d'interception guidé par un autre radar allait détruire l'engin.

L'URSS suivit les USA dans cette course et en 1962, Krouchtchev fut capable d'annoncer que « l'URSS disposait d'un missile capable de tuer une mouche ».

Il faut noter qu'à ce stade de la course aux armements, le fait de disposer d'un système de défense ABM<sup>5</sup> permettait à l'URSS de dépendre de ses propres capacités et non pas uniquement de la dissuasion mutuelle.

Devant ces progrès techniques, les USA améliorèrent leurs systèmes capables de pénétrer les systèmes anti missiles soviétiques. Les USA et l'URSS exerçaient désormais l'un sur l'autre une influence mutuelle.

La dernière solution repose sur la capacité de représailles. C'est à partir de cette notion que le concept de dissuasion va se développer : l'ennemi est dissuadé d'attaquer, car il sait qu'il subira des représailles supérieures aux gains potentiels.

### 1.3.- Envisager une guerre nucléaire limitée

Au début des années 50, un débat commença à naître chez les spécialistes de la guerre (il n'est d'ailleurs pas clos à ce jour) : l'arme atomique pouvait-elle être employée dans un conflit limité ?

Depuis la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, le progrès scientifique évoluant sans cesse permettait d'appriivoiser et ainsi de miniaturiser l'arme : en cinq ans, la bombe LITTLE BOY d'Iroshima avait bien « maigri »... Ainsi, la panoplie des armements nucléaires commençait rapidement à se diversifier : en 1951, les scientifiques de l'armement s'attachèrent à travailler sur des projets d'obus, de missiles et de torpilles... En somme, l'arme nucléaire faisait simplement son entrée dans la panoplie des armements déjà existant.

A cette époque, à cause de toutes ces innovations, Henry Kissinger et Bernard Brodie<sup>6</sup> cherchèrent à définir la guerre limitée. En reprenant toutes leurs idées développées, nous pouvons retenir la définition suivante : c'est une tentative pour infléchir la volonté de l'adversaire à des fins politiques spécifiques ; en aucun cas, on ne cherche à l'écraser afin de rendre les conditions d'une paix éventuelle plus intéressantes.

Une guerre limitée impose donc une importante retenue délibérée ou encore une grande maîtrise de ses propres capacités...

Depuis Hiroshima et Nagasaki, les Américains ont eu l'occasion d'être confrontés à l'emploi éventuel de l'arme nucléaire : la guerre de Corée et la guerre d'Indochine ont été des occasions de réflexion pour le président Eisenhower. Cependant, cela a mis en évidence des problèmes stratégiques et politiques qui l'ont fait renoncer : le mode d'utilisation de l'arme, le choix des objectifs, l'engagement éventuel des troupes au sol, les conditions politiques nationales et internationales ou encore la définition des intérêts vitaux des USA ont été des inconnues difficilement appréciables simplement.

---

<sup>5</sup> ABM : anti ballistic missiles – missiles anti missiles balistiques

<sup>6</sup> NUCLEAR WEAPONS AND FOREIGN POLICY - Henry Kissinger.  
STRATEGY IN THE MISSILE AGE - Bernard Brodie.

#### 1.4.- « Equilibrer » la terreur

A la fin des années 1950, un langage de stratégie nucléaire s'établit. Leurs auteurs étaient des économistes, des spécialistes en recherche opérationnelle ou des mathématiciens. Cela signifia la fin de la main mise des militaires sur l'arme atomique et son emploi.

Aux USA, l'organisme RAND CORPORATION était étroitement associé au Pentagone par des contrats d'étude. Les idées foisonnaient, et en 1959, la revue FOREIGN AFFAIRS publia un article écrit par Albert Wohlstetter<sup>7</sup> qui mettait en exergue que l'équilibre nucléaire entre les USA et l'URSS n'était ni automatique, ni stable : c'était la menace d'avoir d'importants dommages qui pouvait désormais amener l'URSS à céder ou à se soumettre.

La stratégie militaire américaine s'était donc transformée en un art de la coercition et de la dissuasion. En somme, dissuader une attaque impliquait d'être capable de frapper en second.

## 2.- L'URSS FACE A L'ARME ATOMIQUE

### 2.1.- Staline et l'arme atomique

Dès 1945, Staline comprit l'importance de l'arme atomique. Il lança alors les scientifiques soviétiques dans une course effrénée qui se poursuivit pendant toutes les années cinquante et au-delà pour rattraper l'avance prise par les Etats-Unis. Cependant, il resta fondamentalement persuadé de l'utilité de l'armement conventionnel pour apporter la victoire au système socialiste.

Quand on compare avec la méthode américaine, l'approche de la stratégie nucléaire était fondamentalement différente en URSS : seul un cercle restreint d'hommes politiques et de militaires était autorisé à traiter des problèmes liés à l'atome ; en revanche, les Américains admettaient facilement un débat ouvert auquel participent des militaires, des experts et des hommes politiques. Cela provenait certainement du début du projet MANHATTAN dans lequel scientifiques et militaires étaient intimement liés dans une quête intense aux ordres du président Roosevelt. Les Soviétiques avaient pour leur part, travaillé en « numéro deux » allant jusqu'à utiliser toutes formes d'espionnage pour rattraper leur retard.

A la mort de Staline, la pensée stratégique soviétique se libérera progressivement grâce à la « déstalinisation ». L'arme nucléaire fut admise peu à

---

<sup>7</sup> THE DELICATE BALANCE OF TERROR.

peu en tant que moyen de combat.

## 2.2.- L'arme nucléaire devient un argument politique

Pendant la première moitié des années 1950, les Soviétiques furent préoccupés par leur protection vis à vis d'une frappe aérienne nucléaire éclair. En 1954, la première réflexion sur les effets d'une guerre atomique fut ébauchée. Piotr Pospelov, suppléant du Praesidium<sup>8</sup> et futur dénonciateur des crimes de Staline, annonça dans un discours le 21 janvier 1954 qu'il « était nécessaire de renforcer la patrie socialiste » et que « les savants soviétiques avaient travaillé avec succès pour utiliser les possibilités colossales de l'utilisation de l'énergie atomique pour l'édification du communisme... »<sup>9</sup>.

Le Premier ministre Malenkov alla, quant à lui, jusqu'à affirmer que le gouvernement soviétique était pour une paix solide et qu'il s'opposait à une politique de guerre froide, car elle était la préparation d'une nouvelle guerre mondiale qui, avec l'utilisation de moyens modernes, ne pouvait conduire qu'à la destruction de la civilisation.

## 2.3.- La période « Krouchtchev »

A partir de 1954, Nikita Krouchtchev s'affirma de plus en plus sur la scène politique soviétique, évinçant ainsi de plus en plus Malenkov. Il élaborait la nouvelle ligne de pensée en affirmant que si les Etats-Unis se hasardaient à déclencher une guerre, ce serait la fin de tout le système capitaliste.

Ainsi, pour la première fois, un responsable soviétique annonçait qu'une guerre nucléaire était possible et, que, bien entendu, l'URSS en sortirait vainqueur. Cette position stricte et non discutable enterra désormais pour quelques années toute analyse sur le concept d'emploi de l'arme atomique.

En 1957, le lancement réussi du satellite SPOUTNIK passa pour être la démonstration éclatante de la réussite de l'Union soviétique ; en parallèle, cette année fut marquée également par le vol du premier missile intercontinental. A cause d'eux, Krouchtchev devint un fervent partisan du couple missile - atome : le missile devait supplanter l'avion, le sous-marin devait avoir un rôle plus prépondérant...

Ce discours ne fut pas du tout apprécié par les militaires. En effet, pour eux, les armes atomiques seules ne résolvaient pas les guerres ; c'était seulement par des frappes massives avec tous les moyens disponibles (classiques et nucléaires) que l'on pouvait obtenir des succès importants.

Cependant, cette même année, le pouvoir politique invita un groupe très restreint de spécialistes de l'état-major des armées soviétiques à réfléchir sur les

---

<sup>8</sup> Le Praesidium correspond en 1954 à ce que sera plus tard le Bureau politique.

<sup>9</sup> LA PENSEE STRATEGIQUE RUSSE AU XX EME SIECLE - Jean Christophe Romer.

conditions de la « prochaine guerre ». De ce travail, des conclusions furent tirées par le pouvoir politique qui les confia au maréchal Sokolovski afin qu'il rédige un manuel expliquant au public ce que serait la ligne du discours stratégique à l'ère de l'arme atomique. Il faut noter au passage que ce travail fut réalisé pendant une période de déflation très importante du personnel militaire<sup>10</sup>.

En 1962, l'ouvrage du maréchal Sokolovski fut publié : ce ne fut que l'expression d'un discours politique à un instant donné et en aucun cas, un ouvrage prospectif ; l'arme nucléaire n'était pas vraiment prise en compte tant dans sa spécificité que dans sa dimension politique (des modifications importantes furent d'ailleurs apportées dans les années qui suivirent). La stratégie militaire soviétique s'établissait autour d'un antagonisme qui dura jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev. En effet, la guerre était considérée comme un combat mené à des fins de victoire, et la nouveauté de l'arme nucléaire analysée pour la guerre future, comme un moyen complémentaire. Ainsi, l'action militaire classique reposait sur le principe que les objectifs majeurs traités par des moyens de combat, étaient les forces armées adverses déployées sur les théâtres d'opérations. En les détruisant, on pouvait s'emparer des centres vitaux. Avec les missiles nucléaires stratégiques, il devenait très facile de remporter rapidement la victoire sur un adversaire, en frappant à la fois ses éléments de combat et en même temps ses centres vitaux.

Guerre et dissuasion n'étaient donc pas opposées. En effet, parler de dissuasion impose de traiter de la stratégie de non-guerre, ce qui est parfaitement incompatible avec la conception marxiste-léniniste de la guerre qui la considère comme un des instruments de l'évolution des sociétés. Aussi, l'URSS qui avait acquis la sécurité minimale par la constitution d'une force de dissuasion<sup>11</sup>, continua d'investir massivement dans son effort militaire comme si elle recherchait la « sécurité absolue ».

Cependant, après analyse, la réalité se révéla beaucoup plus rude, car les excès de langage du dirigeant soviétique et le caractère contradictoire de l'ouvrage du maréchal Sokolovski se heurtèrent aux réelles capacités de l'appareil industriel soviétique et à la puissance des USA. En 1962, l'URSS avait environ 75 missiles intercontinentaux basés à terre et elle en fabriquait environ 25 par an ; au même moment, les USA en possédaient 294 et en réceptionnaient une centaine chaque année.

---

<sup>10</sup> Les soldats renvoyés dans leurs foyers devaient servir de main d'œuvre dans l'appareil économique soviétique (industrie et agriculture) afin de le redresser (plan de 7 ans de 1959).

<sup>11</sup> Les missiles SS6 d'une portée de 6000 km, pouvaient atteindre le sol américain dès lors qu'ils étaient déployés sur le territoire de la Nouvelle Zemble. Les missiles SS7 avaient pour leur part une portée de 11000 km.

## **DEUXIEME PARTIE**

### **LE MOIS D'OCTOBRE 1962**

#### **OU**

### **L'APOTHEOSE DE LA CRISE DE CUBA**

#### **1.- LES PREMICES DE LA CRISE**

La crise de Cuba commença réellement au mois de mai 1962. A cette époque, Nikita Krouchtchev décida d'installer en secret des missiles nucléaires SS4 et SS5, sur l'île de Cuba, dans le but avoué de protéger l'île.

Il est sûr que cette idée relevait d'une démarche stratégique. En effet, un an plus tôt, le président américain avait approuvé qu'une batterie de 15 missiles JUPITER déployée en Turquie (juste en face de la datcha de Krouchtchev en Géorgie<sup>12</sup>) ait un statut opérationnel<sup>13</sup>. Certes, quelques missiles déployés à 150 km du continent américain ne suffisaient pas à mettre en péril les Etats-Unis, les Soviétiques déployant déjà des sous-marins lanceurs de missiles, mais pour le Premier secrétaire du parti communiste, cela pourrait rappeler au jeune président américain que l'URSS était une puissance avec laquelle il fallait compter. En effet, en 1962, de nombreuses questions de politique étrangère restaient en suspens :

- les Américains souhaitaient vivement accéder librement à Berlin tout en s'engageant plus en avant au Sud Vietnam ;
- en mars de cette même année, la Maison-Blanche avait décidé, en réponse à des essais nucléaires soviétiques, de procéder aux mêmes tirs en atmosphère ;
- Krouchtchev entretenait des relations ambiguës avec la Chine ; l'aspect monolithique du camp socialiste n'était en fait qu'une façade ; il devenait vital

---

<sup>12</sup> Lorsque Nikita Krouchtchev recevait des invités dans sa datcha, il n'hésitait pas à en faire des gorges chaudes (LA FACE CACHEE DU CLAN KENNEDY - Seymour Hersh).

<sup>13</sup> Kennedy aurait donné peu après l'ordre de les démanteler, mais les militaires n'en tinrent pas compte.

pour le premier secrétaire de s'imposer comme le leader des peuples socialistes.

A l'échelle du bassin des Caraïbes, la décision du dirigeant soviétique était motivée par l'attitude agressive des Etats-Unis envers Fidel Castro : les tentatives infructueuses, mais constamment réitérées de tuer le dirigeant cubain<sup>14</sup> avaient finalement poussé ce dernier à se placer dans le giron de Moscou.

Depuis 1960, l'URSS avait fourni aux Cubains près de 250 millions de dollars en armes et en matériel divers. En réplique, les Américains réagirent en 1962 par l'intimidation. A Norfolk, un grand exercice auquel assista J.F. Kennedy fut organisé : 40000 hommes y participèrent et débarquèrent sur les plages de la Caroline du Nord et de Porto Rico situé à moins d'une centaine de kilomètres de Cuba. Nikita Krouchtchev ne pouvait donc qu'être amené à penser que les Américains se tenaient prêts à envahir l'île.

C'est à la fin de l'été que les premiers rapports concluant à la présence de missiles à Cuba commencèrent à être pris au sérieux à Washington. Cependant, Krouchtchev ne ménageait aucun effort pour duper Kennedy. Ainsi, dès le début du mois de septembre, l'ambassadeur d'URSS aux Etats-Unis déclarait qu'avant les élections au Congrès, rien qui puisse compliquer la situation internationale ou aggraver la tension entre les USA et l'URSS, ne serait entrepris. Les armes fournies n'avaient qu'une vocation défensive...

Toute la diplomatie soviétique faisant le maximum d'efforts pour convaincre les Américains, la Maison-Blanche fut obligée de publier un communiqué selon lequel rien ne révélait la présence de missiles à Cuba. Cependant, le 13 septembre, contre toute attente, le président Kennedy tint une conférence de presse dans laquelle il déclara que s'il se révélait que l'URSS avait fourni des armes offensives au régime castriste, les USA feraient tout pour assurer leur sécurité et celle de ses alliés.

Dans le même temps, le directeur de la CIA, John McCone, avertissait pourtant continuellement<sup>15</sup> le président américain que des missiles soviétiques équipés de têtes nucléaires allaient arriver à Cuba. Il réclamait également le survol de l'île par des avions espions U2. Mais comme Kennedy et son entourage avaient choisi de croire les boniments soviétiques, ce n'est que le 9 octobre que le premier avion espion survola l'île.

En fait, le Pentagone travaillait depuis le mois d'août sur l'attitude à tenir en cas de menace nucléaire à partir du territoire cubain et le 3 octobre, l'amiral Dennison, commandant en chef de la flotte de l'Atlantique, avait reçu l'ordre de mettre sur pied un projet de blocus contre Cuba.

Le 14 octobre, les résultats des vols de reconnaissance des avions de

---

<sup>14</sup> Eisenhower puis Kennedy étaient des fanatiques de l'assassinat de Fidel Castro. Un détachement spécial des services secrets (nom de code W) s'employa régulièrement à essayer de tuer le dirigeant cubain par des moyens de plus en plus « exotiques ». Cette opération portait le nom de Mangouste.

<sup>15</sup> Le premier avertissement date du 22 août 1962.

reconnaissance stratégique U2 furent édifiants : désormais, les services de renseignement américains avaient la preuve formelle de la présence de sites de lancement de missiles soviétiques.

## **2.- LES TREIZE JOURS LES PLUS LONGS**

### **2.1.- Le 16 octobre 1962**

Quand John Fitzgerald Kennedy fut convaincu d'avoir été dupé par Nikita Krouchtchev, il lui fallut réagir très vite pour rester crédible et empêcher les républicains de réclamer une commission d'enquête sur les « erreurs » des services de renseignement<sup>16</sup>.

Désormais, son ultime but devenait la disparition des missiles de Cuba et c'est lui seul avec son sérail qui piloterait la crise de la Maison-Blanche.

Deux grands types de méthodes furent envisagés :

- le blocus de l'île et le blocage des navires soviétiques,
- des actions plus résolues (destructions des bases par des bombardements aériens<sup>17</sup>, débarquement<sup>18</sup> et liquidation du régime...).

Le problème était donc pris au plus haut niveau stratégique...

Les 1436 bombardiers stratégiques B52 et B47 et les 172 missiles intercontinentaux furent mis en alerte. Pendant le mois d'octobre, un bombardier sur huit fut constamment en vol. Les prévisions allaient bon train : s'il fallait envahir Cuba, les 579 chasseurs du TACTICAL AIR COMMAND accompliraient 1190 sorties pendant les vingt-quatre premières heures. Tout le carburant et le matériel nécessaire à cette opération furent stockés dans le sud de la Floride et sur une base britannique des Bahamas. 100 000 soldats furent envoyés vers les ports de la côte est et une flotte conséquente avec à son bord environ 40 000 Marines se mit à patrouiller dans le bassin des Caraïbes.

### **2.2.- Le 18 octobre 1962**

Cette journée fut marquée par la présence du ministre soviétique des

---

<sup>16</sup> Le sénateur républicain Kenneth Keating avait affirmé que la Maison-Blanche avait « enterré » des rapports signalant l'installation de missiles à Cuba.

<sup>17</sup> Le traitement du problème du bombardement aérien fut assez cocasse : le nombre de bombes à utiliser ne fit qu'augmenter au cours de l'évolution de la crise. Aucun spécialiste ne fut capable d'avoir une estimation sûre et raisonnable...

<sup>18</sup> Six divisions furent prévues ; ce chiffre était sous évalué, car les renseignements concernant le nombre de Soviétiques installés à Cuba étaient mauvais ; ils étaient 50000 !!!

Affaires étrangères, Andrei Gromyko, à l'ouverture de la session d'automne des Nations Unies. Le Soviétique ne fit que répéter que Cuba était favorable à une coexistence pacifique avec son puissant voisin et qu'il ne voulait pas exporter le système castriste dans d'autres pays de l'Amérique latine. Par ailleurs, il garda le silence sur les missiles que l'URSS installait à Cuba, mais insista sur le fait que le renforcement militaire de Cuba était purement défensif.

L'attitude de Kennedy fut singulièrement passive : il laissa le ministre soviétique s'enfermer dans sa version des faits. Gromyko rentra donc tranquille en URSS.

A ce stade de la crise qui est encore larvée, l'attitude de Kennedy est ambiguë, car il ne met pas le Soviétique devant le fait accompli. En montrant les photographies prises par les avions espions U2, il donnait à Krouchtchev la possibilité de démanteler discrètement son dispositif et de ne pas éventuellement perdre la face.

Deux hypothèses peuvent expliquer cette attitude. La première est conjoncturelle, la deuxième revancharde :

- quand on se réfère aux écrits de Robert Kennedy<sup>19</sup> et aux enregistrements<sup>20</sup> des réunions de crise à la Maison-Blanche, il est impressionnant de noter une ambiance générale de flottement et d'indécision ; le 18 octobre, Kennedy ne savait pas ce qu'il devait faire ; sa seule certitude était que les Américains avaient l'information stratégique qui leur donnait l'avantage de l'initiative de la riposte ;

- la crise de Cuba était pour Kennedy l'occasion idéale pour prendre une revanche sur Krouchtchev après l'échec de la Baie des cochons et la très moyenne conférence de Vienne de 1961 ; le moyen aurait été le blocus de l'île accompagné d'un ultimatum, avec si cela n'était pas suffisant le marchandage d'un compromis secret, comme à Berlin un an plus tôt.

A Cuba, pendant ce temps, 134 têtes nucléaires au moins étaient disponibles. Elles pouvaient être opérationnelles en quelques heures grâce à l'assistance des 42000 soldats soviétiques (le double de ce que pensait la CIA). Ces derniers étaient commandés par un «ténor» de l'Armée rouge, le général Pliyev qui avait combattu à Stalingrad et commandé à Moscou une des divisions qui avaient fait battre en retraite la Wehrmacht nazie.

Douze missiles nucléaires à courte portée de type LUNA, dotés chacun d'une tête nucléaire de deux kilotonnes, étaient opérationnels. La probabilité que ce soldat communiste au passé glorieux les utilise en cas d'invasion américaine n'était certainement pas à minimiser.

### 2.3.- Le 22 octobre 1962

Le peuple américain fut averti de la crise le lundi 22 octobre par son président, après que ce dernier ait informé les ambassadeurs en poste à

---

<sup>19</sup> THIRTEEN DAYS

<sup>20</sup> Enregistrements effectués avec le système DICTABELT publiés en partie sous le titre THE KENNEDY TAPES.

Washington. Nikita Krouchtchev « profita » donc pleinement de l'effet de surprise.

En effet, à la télévision, Kennedy fit un discours très solennel, froid et surtout agressif. Il n'hésita pas à comparer le régime de Fidel Castro au Troisième Reich<sup>21</sup> et annonça le blocus de tout matériel militaire destiné à Cuba. Il conclut son discours de manière très patriotique « à l'américaine » en insistant sur le fait que le prix de la liberté est toujours élevé, mais que les Américains l'ont toujours payé et surtout en considérant que tout missile nucléaire lancé contre n'importe quelle nation du monde occidental serait pris comme une attaque de l'URSS contre les USA.

Le Pentagone plaça les forces armées américaines au stade d'alerte DEFCON<sup>22</sup> 3, lançant ainsi la plus grande mobilisation depuis la Seconde Guerre mondiale. (Deux jours plus tard, le STRATEGIC AIR COMMAND décida de sa propre initiative, de passer au stade DEFCON 2, tout en déployant ses bombardiers sur plus de trente aérodromes civils des Etats-Unis ; des bombes nucléaires furent installées sur des aéronefs basés en Espagne, au Maroc et en Grande Bretagne !! !). Des sous-marins de type SSBN<sup>23</sup> quittèrent leur base de Holy-Loch en Ecosse avec à bord assez d'armes pour raser toutes les grandes villes d'URSS.

Le soutien des grands alliés occidentaux envers les Etats-Unis fut total. Même le général De Gaulle eut un entretien téléphonique avec le président Kennedy, l'assurant de sa sympathie et de son soutien.

Les enjeux étaient définis. Krouchtchev avait désormais le destin de l'humanité entre ses mains.

#### 2.4.- Le 24 octobre 1962

Ce jour fut marqué par la rencontre de Robert Kennedy, ministre de la justice, avec Anatole Dobrynine, le nouvel ambassadeur d'URSS aux Etats-Unis. Le Soviétique put prendre pleinement conscience que le président américain était certes très déterminé, mais aussi très désappointé d'avoir été dupé par Krouchtchev. L'entrevue se termina par une question apparemment anodine de Robert Kennedy qui demanda quelles étaient les consignes des navires soviétiques qui faisaient route vers Cuba. L'ambassadeur lui répondit que les capitaines avaient reçu l'ordre de poursuivre leur route à tout prix.

Dans ses mémoires<sup>24</sup>, Dobrynine relate cette entrevue et assure qu'à cette occasion, il n'avait pas été prévenu de la présence des missiles à Cuba<sup>25</sup>. Plus tard, à Moscou, on lui aurait expliqué que cette lacune était due à la stupéfaction de

---

<sup>21</sup> Extrait du discours : « Les années 30 ont enseigné une leçon claire : les comportements agressifs, si on leur permet de s'intensifier sans contrôle et sans contestation, mènent finalement à la guerre ».

<sup>22</sup> DEFCON : Defense conditions. DEFCON 2 est le dernier stade avant la guerre.

<sup>23</sup> Sigle américain équivalent à SNLE en français.

<sup>24</sup> IN CONFIDENCE -1995

<sup>25</sup> LA FACE CACHEE DU CLAN KENNEDY - Seymour Hersh

Krouchtchev devant la tournure que prenaient les événements.

Une des plus importantes décisions de toute la crise fut prise à cette occasion par Nikita Krouchtchev : il donna l'ordre à son ambassadeur de poursuivre ses discussions en privé avec Robert Kennedy. Tout au long de la crise, les deux hommes se rencontrèrent tous les soirs. Ils incarnaient le dernier lien entre l'Est et l'Ouest.

## 2.5.- Le 25 octobre 1962

Le débat fut porté à l'ONU. Toute la nation américaine se retrouva donc dans l'expectative devant son poste de télévision, alors qu'une vingtaine de navires marchands faisaient route vers Cuba, donc du blocus mis en place par les Etats-Unis. Un sous-marin soviétique avait même été détecté dans le dispositif. L'US NAVY était prête à les intercepter, mais il lui manquait des ordres clairs et des délégations pour agir. L'amiral commandant, embarqué à bord du porte-avions ESSEX n'avait seulement qu'une vision tactique, ou tout au plus opérative de la situation, mais certainement pas d'appréciation stratégique. Tout était centralisé au niveau de la Maison-Blanche...

A 22 h 30, la nouvelle tomba : les bâtiments soviétiques avaient fait demi-tour ou s'arrêtaient en pleine mer. Krouchtchev battait en retraite. Les Etats-Unis avaient marqué un point décisif...

Pour autant, John Kennedy ne s'arrêta pas. Il maintint ses forces en alerte, prêtes à frapper.

## 2.6.- Le 26 octobre 1962

La presse écrite et audiovisuelle fut convoquée à une conférence de presse par le secrétaire d'Etat Dean Rusk qui confirma que les tensions n'étaient pas terminées avec la semi-retraite soviétique en haute mer. En effet, les survols de l'île par les avions de reconnaissance stratégique U2 montraient une accélération des travaux des troupes soviétiques. En revanche, il s'abstint de communiquer une information essentielle : à aucun moment, les forces soviétiques basées ou non sur l'île de Cuba n'avaient été mises en alerte pendant les événements qui venaient de se passer.

L'ambassadeur Dobrynine prévint le Kremlin que le président des Etats-Unis mettait en jeu sa réputation d'homme d'Etat (et par la même, certainement ses chances de réélection en 1964) avec l'issue de la crise. Il conseilla même de ne pas écarter la possibilité d'une réaction irréfléchie de John Kennedy, compte tenu de la personnalité très agressive de certains membres de son entourage : Robert Kennedy était un fervent partisan d'un débarquement militaire américain sur l'île

de Cuba, mais il n'en avait aucunement pesé les risques encourus<sup>26</sup>...

## 2.7.- Le 27 octobre 1962

Bien que la Maison-Blanche n'en tint absolument pas compte (il était pour les dirigeants américains, dans cette crise, un pion secondaire), Fidel Castro jouait aussi son rôle dans la crise. En effet, le dirigeant cubain était persuadé que les Américains allaient débarquer. Deux raisons étayaient cette idée :

- les Américains voulaient sa mort,
- les avions de reconnaissance de l'US AIR FORCE survolaient Cuba à très basse altitude, ce qui laissait croire qu'ils collectaient des renseignements utiles à un débarquement.

Fidel Castro demanda donc au général Pliyev d'obtenir la permission de Krouchtchev et de ses généraux d'utiliser des missiles sol-air contre les appareils américains. Elle fut accordée par Moscou le 27 octobre.

A ce moment, le dirigeant cubain se sentit « pousser des ailes » : il écrivit à Nikita Krouchtchev que « si les Américains devaient réellement envahir Cuba, ce serait le moment d'éliminer à jamais une telle menace par le biais d'un acte de légitime défense, si cruelle et terrible que paraisse une telle solution »...

Désormais, le dirigeant soviétique se retrouvait face à un fanatique, Fidel Castro, et un déterminé, John Kennedy. Il perdait implicitement le contrôle de la crise. Il fit donc parvenir à la Maison-Blanche une lettre dans laquelle il proposait de mettre un terme au conflit : l'URSS s'engageait à démanteler ses missiles sous réserve que les USA n'attaquent pas Cuba.

Comme 24 missiles étaient opérationnels et qu'il ne fallait que quelques heures pour les équiper de leurs ogives nucléaires, on peut légitimement se demander pourquoi Krouchtchev qui avait imposé au POLITBURO le déploiement des missiles à Cuba ne s'opposa-t-il pas à Kennedy.

Une explication plausible peut être que bien qu'il ait déjà brandi la menace nucléaire pour atteindre des objectifs politiques, il comprenait cette fois qu'il était, malgré lui, très près d'un conflit généralisé.

## 2.8.- Le 28 octobre 1962

Cette journée fut l'occasion pour Krouchtchev de tenter malgré tout une manœuvre de dernière minute pour renforcer sa position et sa crédibilité politique en URSS. Il envoya une deuxième lettre très dure dans laquelle il proposait l'échange des missiles de Cuba avec ceux de Turquie.

Bien que les missiles américains n'avaient aucune valeur stratégique et

---

<sup>26</sup> Six divisions américaines étaient prévues. Elles n'auraient certainement pas suffi pour affronter les 50000 soviétiques déployés sur l'île.

étaient très vulnérables à une attaque soviétique, cette offre posait un dilemme au président américain : il ne pouvait pas retirer ses fusées de Turquie sous la pression soviétique et il ne voulait pas impliquer le monde dans une guerre dévastatrice.

La situation devenait de plus en plus tendue : un avion espion U2 venait d'être abattu par la défense sol-air cubaine ; fallait-il riposter en détruisant une batterie de missiles soviétiques ? Depuis le début de la crise, le général Maxwell Taylor, commandant en chef des forces armées américaines, préconisait des frappes aériennes massives suivies d'un débarquement dans le cas où les Soviétiques persisteraient à rester à Cuba.

C'était maintenant au tour de Kennedy de subir la pression des événements.

Le président américain répondit à la première lettre de Krouchtchev sans tenir compte de la deuxième. Elle fut remise à l'ambassadeur soviétique tout en étant accompagné d'un message oral qui stipulait que les Etats-Unis étaient prêts à des actions de représailles écrasantes s'il n'y avait pas de retrait des missiles de Cuba.

## 2.9.- Le 29 octobre 1962

La crise fut close laconiquement par un communiqué de l'agence TAN : Moscou acceptait apparemment les conditions de la Maison-Blanche. Nikita Krouchtchev avait perdu. John Fitzgerald Kennedy triomphait sur la scène internationale.

En fait, le président américain avait négocié secrètement le retrait des missiles soviétiques contre les fusées JUPITER de Turquie et la promesse de ne pas envahir l'île...

La coexistence pacifique pouvait réellement commencer.

## **TROISIEME PARTIE**

### **ANALYSE, ENSEIGNEMENTS,** **REMARQUES ET QUESTIONS**

#### **1.- ANALYSE FONCTIONNELLE DE LA CRISE**

La crise de Cuba passe pour être exemplaire. Certains ont vu à travers elle un modèle de gestion de crise, d'autres un cas de dissuasion nucléaire et certains plus optimistes un processus en faveur de la coexistence pacifique.

Trente huit ans après les événements, il paraît utile de tenter une interprétation à froid des faits pour voir si cette crise risquait de déboucher inéluctablement sur une guerre ou si au contraire, elle n'est que la conséquence d'un pari audacieux ou irréfléchi de Nikita Krouchtchev, amplifiée par un John Kennedy soucieux d'affermir sa position personnelle tout en faisant croire qu'il œuvre pour le bien de la nation américaine.

##### **1.1.- Existe t-il de l'agressivité entre les USA et l'URSS en 1962 ?**

En 1962, la conjoncture aux USA et en URSS est complexe pour deux raisons majeures :

- ces deux grandes nations n'ont plus d'opposants propres depuis 1945,
- la guerre froide s'est instaurée depuis 1947.

Aussi, une certaine rivalité anime ces deux grandes nations. Grâce à leurs atouts maîtres, la puissance économique pour les Etats-Unis et l'influence idéologique pour l'URSS, ces deux super puissances jouent leur place sur la scène politique mondiale.

Ceci ne passe pas d'ailleurs sans une sorte de convergence de leurs intérêts, surtout depuis qu'un certain équilibre de la terreur s'est établi entre elles et que la Chine apparaît de plus en plus comme un perturbateur possible. En effet, cette dernière bat en brèche la position de Krouchtchev en tant que leader des peuples communistes et travaille ardemment à la réalisation de sa propre bombe atomique, certes en ayant bénéficié d'une bienveillante orientation soviétique dans les recherches.

En plus, la course à l'espace ouverte en 1957, contribue à canaliser leur agressivité intrinsèque dans un secteur où, à moyen terme, tout affrontement est exclu.

En tout état de cause, en 1962, les structures en place ne sont pas formellement génératrices de guerre.

La Deuxième Guerre Mondiale a beau s'être terminée dix-huit ans plus tôt, elle est encore présente dans tous les esprits, qu'ils soient soviétiques ou américains. Ainsi, le recensement soviétique de 1959 fait apparaître une différence de vingt millions d'hommes de moins que les femmes, image terrible des pertes considérables subies moins de quinze ans plus tôt. Aux Etats-Unis, si ce dernier facteur existe, il faut lui ajouter le problème des conditions des Noirs ; aussi, les USA ont plutôt tendance à délaissier toute entreprise belliqueuse au profit d'une politique du nouveau monde<sup>27</sup>. Par ailleurs, les dirigeants américains ont une sorte de complexe vis à vis de la guerre et de l'arme atomique. La guerre de Corée n'a pas été une grande réussite et l'emploi d'engins nucléaires, bien qu'il ait fait l'objet de nombreuses réflexions, a ses détracteurs dont des personnalités très renommées parmi lesquelles un des pères de la bombe A américaine, le professeur Robert Oppenheimer<sup>28</sup>.

L'emploi de l'arme atomique par un chef d'Etat pose également aux dirigeants des deux nations un problème grave de conscience, non seulement vis à de leurs populations, mais aussi du monde très sensible aux drames d'Hiroshima et de Nagasaki.

En fait, en 1962, il n'y a aucune agressivité marquée chez les Américains et chez les Soviétiques. Or, sans agressivité, il ne peut y avoir de guerre. Ainsi, la crise de Cuba ne pouvait, à ce stade de la réflexion, vraisemblablement que rester dans le jeu politique et très probablement s'apaiser par un compromis...

## 1.2.- Quels intérêts pour les USA et l'URSS de se faire la guerre ?

Le risque de guerre, déjà peu élevé sans une forte agressivité réciproque, est quasiment nul lorsque certaines fonctions inhérentes à la guerre ne sont pas réunies.

On peut retenir pour celles-ci :

- la destruction d'humains ou de matériels,

---

<sup>27</sup> Les USA deviennent le « melting pot » ; devenir américain passe par une intégration réussie sur le territoire.

<sup>28</sup> Il s'était opposé à la réalisation de la bombe H, et ce fut Edward Teller, réfugié hongrois fortement marqué par le communisme qui mena à bien le programme.

- la spéculation et l'enjeu d'un profit intéressant pour un risque et des pertes donnés,
- l'élimination de structures déséquilibrées et périmées,
- la consolidation ou la dislocation d'ensembles politiques et sociaux,
- la dérivation et le transfert de tensions externes vers une guerre étrangère ou de tensions internes vers une guerre civile,
- le jeu.

Si l'on cherche à analyser ces fonctions, il n'y en a aucune qui, en 1962, de surcroît dans un contexte nucléaire, était assez forte pour justifier une guerre entre les Etats-Unis et l'Union soviétique.

Le fait que les deux protagonistes possèdent la bombe atomique aboutissait à bloquer tout processus de guerre, car :

- l'économie et les populations des deux pays subissaient encore les séquelles de la Deuxième Guerre Mondiale,
- un échange incontrôlé d'armes nucléaires ne pouvait qu'affaiblir les deux protagonistes et probablement même les mettre à la merci d'un pays tiers resté à l'écart tel que la Chine vis à vis de l'URSS,
- les structures de ces deux super puissances n'étaient pas encore déséquilibrées ou périmées,
- ces deux ensembles politiques et sociaux généraient un monde bipolaire relativement bien équilibré,
- il n'y avait pas de pays tiers pour faire la guerre « par procuration »,
- l'URSS et les USA avaient suffisamment perdu de soldats pendant la dernière guerre mondiale, pour qu'ils n'aient aucune envie de « jouer » aux apprentis sorciers dans une guerre nucléaire.

Dans ces conditions, en se plaçant sur un plan fonctionnel, la crise de Cuba ne pouvait pas dégénérer formellement en guerre.

Au plan stratégique, l'île de Cuba ne représentait pas un enjeu vital à la fois pour les USA et l'URSS. Si les dirigeants américains pouvaient toujours estimer que l'absence de missiles sur cette île était une absolue nécessité pour eux, il n'en allait absolument pas de même pour les Soviétiques, car l'île ne pouvait être qu'un satellite très éloigné de Moscou, et surtout trop proche des USA.

### 1.3.- Les comportements de Kennedy et de Krouchtchev

D'une manière générale, dans le cas d'une crise, le dirigeant quel qu'il soit, doit chercher à atteindre deux buts :

- assurer à court terme la stabilité de son pouvoir à l'intérieur de son entreprise ou de son pays,
- rechercher par tous les moyens à l'extérieur la solution la plus adéquate aux intérêts permanents de son entreprise ou de son pays.

John Fitzgerald Kennedy et Nikita Krouchtchev se sont donc retrouvés dans cette situation. Bien qu'ils soient d'origines sociales très opposées, ils

avaient pour eux d'avoir en commun le fait d'avoir participé à la Deuxième Guerre Mondiale et d'en avoir vécu les tragédies :

- le premier avait été un commandant de vedette lance-torpilles dans le Pacifique au comportement héroïque,

- le deuxième avait été un « brillant » officier politique impliqué dans les principales campagnes de l'Armée rouge contre l'armée allemande.

Ils en étaient sortis très éprouvés, mais tous les deux dans le camp des vainqueurs. Cette expérience commune ne pouvait qu'influer sur leur comportement. Ils étaient responsables d'Etats qui étaient au plan intérieur relativement affaiblis et leurs positions personnelles étaient ou pouvaient être mises à mal :

- aux USA, le problème des Noirs et le début de l'engagement au Vietnam étaient des sources de problèmes ; la position personnelle de Kennedy était fragile, car il avait gagné de justesse les élections présidentielles, perdu dans l'affaire de la Baie des cochons et était susceptible de connaître de sérieux soucis dans des affaires mettant en cause des femmes célèbres ou non (Marilyn Monroe, Durie Malcom, Judith Exner), ou des dirigeants de la pègre...

- en URSS, malgré des discours triomphalistes des dirigeants et des politiques pour le moins originales, l'économie ne connaissait pas de succès ; la position de la « mère patrie » était mise à mal dans certains de ses satellites (comme en Hongrie en 1956) et fortement remise en question en Chine ; quant à Krouchtchev, il n'avait ni l'envergure, ni la fermeté d'un Staline...

A cause de leur différence d'âge et d'ancienneté à la direction de leur Etat, les deux hommes pouvaient donc commettre des erreurs. Cependant, ce fut Krouchtchev qui commit trois fautes majeures, certainement dues aux faiblesses des positions américaines pendant la présidence de Dwight Eisenhower (un avion espion U2 avait même été abattu en 1960 au-dessus de l'URSS<sup>29</sup>) :

- malgré ou à cause de leur rencontre lors de la conférence de Vienne en 1961, il sous-estima complètement la capacité de résistance de Kennedy ;

- même en 1960, le secret de l'installation des missiles ne pouvait rester indéfiniment secret, car les Américains possédaient un excellent système de reconnaissance stratégique avec l'avion espion U2 qui est d'ailleurs toujours en service de nos jours ;

- si son bluff ne marchait pas, il ne pouvait théoriquement que déclencher une guerre nucléaire ou se discréditer en cédant aux exigences américaines.

Cependant, lors de cet événement, c'est le maintien d'une certaine forme de dialogue dans le bras de fer entre les deux dirigeants qui permit de sauver la paix et de limiter les conséquences immédiates du discrédit de Krouchtchev.

Les deux hommes avaient peut être compris que la paix ne pouvait se faire par exclusion. En aucun cas, il ne fallait que les Etats-Unis, l'URSS ou dans une moindre mesure Cuba ne soient humiliés. La solution de la crise passait donc fondamentalement par un accommodement entre les deux protagonistes.

---

<sup>29</sup> Affaire Gary Powers : lors d'une mission de reconnaissance au-dessus de l'URSS, son avion fut abattu, ce qui renforça la confiance de Krouchtchev dans les missiles; il fut capturé et son procès à Moscou connut un très important retentissement qui obéra la position d'Eisenhower.

Enfin, il est remarquable que les forces militaires soviétiques n'aient jamais été mises en alerte maximum pendant l'ensemble de la crise.

La raison réside certainement dans les deux hypothèses suivantes :

- Krouchtchev n'avait pas pris en compte toutes les réactions du président américain, et il se retrouvait face à un homme déterminé qui lui opposait progressivement une manifestation de forces sans précédent et ainsi le dissuadait de faire quoi que ce soit,

- Krouchtchev avait compris, peut-être malgré lui, que l'équilibre nucléaire était une nécessité et que le rompre allait conduire le monde dans l'incertitude et le chaos...

Dans cette crise, les deux hommes avaient eu ainsi un caractère changeant, toujours opposé, mais complémentaire :

- le Soviétique était apparu agressif et conquérant au début ; il finit la crise presque discrédité ;

- l'Américain était rentré dans la crise lentement ; il la mena cependant tambour battant et la conclut triomphalement...

Cet équilibre « caractériel » complémentaire ne pouvait donc mener implicitement à la guerre.

## **2.- LES ENSEIGNEMENTS STRATEGIQUES**

Trois grands types d'enseignements peuvent être retirés de cette crise :

- le premier tient au fait que la crise de Cuba a été l'occasion du premier dialogue américano-soviétique sur le contrôle, les essais et l'emploi des armes nucléaires,

- le deuxième est que l'URSS va enfin à partir de 1962, avoir une véritable prise de conscience de l'importance politico-militaire de l'atome,

- le troisième est que la doctrine américaine va osciller entre la dissuasion dans la guerre, la capacité de limiter les dommages et la destruction mutuelle assurée.

### **2.1.- Le premier dialogue américano-soviétique**

Les treize jours les plus longs d'octobre 1962 resteront marqués certainement pour très longtemps par le lien ténu entre les USA et l'URSS incarné par le frère du président américain, ministre de la Justice, Robert Kennedy et l'ambassadeur d'URSS, Anatole Dobrynine.

Ceci a conduit à faire prendre conscience aux dirigeants des deux super puissances de l'époque qu'il leur fallait un système de communication direct, fiable et sûr entre eux : le « téléphone rouge » entre en service le 30 août 1963.

A compter de ce jour, le risque de « dérapage nucléaire » intempestif put être véritablement minimisé.

La crise de Cuba permit dans un deuxième temps d'amorcer un dialogue stratégique accompagné d'une réflexion sur la non-prolifération des armes atomiques dans le monde. Le 5 août 1963, les USA, la Grande-Bretagne<sup>30</sup> et l'URSS signèrent le traité de Moscou qui n'autorisait que des essais nucléaires souterrains<sup>31</sup>. Il faut noter qu'à cette époque, ces derniers étaient plus coûteux et surtout moins instructifs...

En 1962, cette ouverture n'est pas la signification de désarmement, les vingt années suivantes prouveront d'ailleurs le contraire. En fait, elle signifie la possibilité de dialogue direct entre les deux super puissances qui peuvent ainsi « ajuster » au mieux leurs politiques internationales sans avoir à brandir la menace de la dissuasion nucléaire.

## 2.2.- La prise de conscience de l'importance de l'atome en URSS

Du débat de 1957-59 sur la guerre future jusqu'au limogeage de Nikita Krouchtchev, l'URSS fit évoluer sa doctrine. Elle passa d'une réflexion sur la conduite de la guerre avec des armes nucléaires à une obligation de voir la guerre autrement. Si le combat atomique resta toujours envisageable, il fut progressivement exclu comme moyen principal de régler n'importe quelle crise avec les USA.

En 1963, Krouchtchev annonça avec l'appui du maréchal Malinovski la « révolution dans la chose militaire ».

Celle-ci marqua la prise en compte d'une certaine logique nucléaire par les dirigeants communistes : la crise de Cuba leur avait fait comprendre que l'arme atomique remplissait avant tout une fonction politique.

Elle donna également suffisamment d'arguments aux généraux et amiraux soviétiques pour s'opposer à Krouchtchev qui était de plus en plus critiqué à l'intérieur même du pays. En fait, les militaires « classiques » purent prendre une revanche sur les « dérapages » qui s'étaient produits depuis les années 1950 :

- réduction du format des forces,
- priorité au tout nucléaire et aux missiles,
- retour des organes politiques de l'armée,
- affaiblissement important de la marine.

Le manuel de Sokolovski put enfin faire l'objet de discussions et de remarques. Ainsi, de nombreux articles et ouvrages relativisèrent sa doctrine.

---

<sup>30</sup> La première bombe A britannique explose en 1952, la première bombe H en 1957.

<sup>31</sup> La France et la Chine ne signeront pas, car elles sont en train de bâtir leurs forces de dissuasion et ont besoin d'essais en vraie grandeur.

Une nouvelle version de cet ouvrage fut publiée en 1963. Cette même année, le général soviétique Talenski posa la question des conséquences d'une guerre nucléaire, aborda le principe de la dissuasion minimum et plus largement, la relation entre la guerre et la politique.

En prenant en compte tous ces éléments, l'idée que la guerre est un moyen pour obtenir les buts de la politique est révolue. Désormais, c'est la crise qui devient l'instrument privilégié.

### 2.3.- Les oscillations de la doctrine américaine

A la fin de la crise de Cuba, la possibilité d'une guerre nucléaire demeure dans les esprits des stratèges américains. Cependant, tous s'accordent à dire qu'il faut la maîtriser pour ne pas se retrouver confronté à une escalade incontrôlée de la violence.

Deux concepts complémentaires voient le jour au début de l'année 1963 : la dissuasion dans la guerre et la capacité de limitation des dommages. Si le premier veut que la dissuasion serait poursuivie après le début des hostilités, le deuxième le complète, car il implique une force de frappe préventive, des dispositifs de protection des intérêts vitaux ou des systèmes d'alerte avancée.

En fait, en 1965, devant les incertitudes et les coûts de cette stratégie, les Américains se rallieront au concept de la destruction mutuelle assurée qui durera presque jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Mickhaï I Gorbachev.

## 3.- REMARQUES ET QUESTIONS RESIDUELLES

### 3.1.- Est-on en présence d'une véritable crise « nucléaire » ?

Résultant de l'opposition des deux super puissances, la crise de Cuba fut sans aucun doute « nucléaire » et pourtant aucun engin atomique ne fut mis en œuvre. Seules les forces militaires américaines « gesticulèrent » avec de telles armes.

Vingt ans après les événements, il est intéressant de noter que le général Maxwell Taylor déclara, peut-être de manière simpliste, dans l'INTERNATIONAL HERALD TRIBUNE, que « la supériorité des USA en armes atomiques n'avait eu aucun impact », car les forces nucléaires des deux pays s'annulaient.<sup>32</sup>

---

<sup>32</sup> Source INTERNET.

En fait, cette crise eut une réelle dimension nucléaire :

- d'une part, Kennedy fut en permanence hanté par un dérapage intempestif de la crise ; conscient qu'une escalade était possible ; il y para en centralisant la prise de décision à son niveau, allant jusqu'à être en contact permanent avec les navires de combat devant assurer le blocus autour de l'île de Cuba<sup>33</sup> ;

- d'autre part, pendant toute la durée de la crise, les Soviétiques ne mirent jamais leurs forces militaires nucléaires et conventionnelles en alerte pour s'opposer aux « gesticulations » américaines, persuadés d'avoir été trop loin et ayant peur d'être obligés de passer le point de non-retour dans la crise ; en premier approche, ils donnèrent l'impression d'avoir été humiliés<sup>34</sup> par des Américains déterminés.

### 3.2.- Quel rôle ont eu les missiles nucléaire ?

En analysant à froid les événements, on ne peut être qu'impressionné par la dangereuse imprudence de Krouchtchev qui l'amène à quasiment se discréditer et l'implacable apparente volonté de Kennedy qui fait fléchir le Soviétique.

Quel rôle ont donc joué la douzaine de missiles déployés Cuba pour amener les dirigeants des deux super puissances à des comportements aussi extrêmes ?

Dans une crise nucléaire et à plus forte raison, dans une guerre nucléaire, il n'y a que des perdants. Les rapports de force entre belligérants potentiels sont profondément modifiés ; c'est ce que le général Gallois a identifié comme étant le pouvoir égalisateur de l'atome.

Dans l'affaire des missiles de Cuba, plusieurs points sont remarquables et étayent cette théorie :

- les Américains étaient particulièrement conscients des risques et des dangers inhérents à l'arme nucléaire, puisqu'ils l'avaient déjà utilisée en vraie grandeur ;

- bien que l'URSS mette en œuvre des sous-marins lanceurs de missiles ou des missiles intercontinentaux capables de frapper les Etats-Unis, la présence des missiles à Cuba était intolérable, car ces derniers étaient visibles par le monde entier dans une zone de souveraineté américaine ;

- les Américains s'affirmèrent dans la crise grâce à leur détermination, mais ils ne gagnèrent pas sur tous les tableaux puisqu'ils durent céder (certes mollement) sur les fusées JUPITER de Turquie et promettre (là sûrement) de ne pas envahir l'île des Caraïbes, préservant ainsi malgré eux un pôle d'agitation dans le bassin des Caraïbes ;

- les Soviétiques, avec des forces dépassées en qualité et en quantité s'essayèrent au chantage nucléaire ; ils découvrirent que la riposte américaine pouvait être terrifiante et très largement supérieure aux effets que produiraient les douze fusées LUNA déployées à Cuba et ils reculèrent...

---

<sup>33</sup> DE STALINE A KENNEDY – Alain Decaux.

<sup>34</sup> KROUCHTCHEV – Edward Krankshaw.

Les missiles n'ont en fait immédiatement et matériellement servi à rien. Ils ont été la signification d'une prise de risque stratégique de la part de Krouchtchev qui perd finalement la face devant Kennedy, mais ils ont fait progresser le monde dans la connaissance de l'escalade nucléaire : une crise nucléaire est un phénomène complexe et redoutable dont la maîtrise reste aléatoire.

### 3.3.- La crise de Cuba ou la guerre évitée

Dans le domaine du nucléaire, deux questions se posent quand on traite de la crise de Cuba et de la guerre :

- la crise est-elle une guerre évitée ?
- la guerre implique-t-elle une notion de fatalité ?

En octobre 1962, la seule véritable guerre impliquant les USA dans leur ensemble avait été la Deuxième Guerre Mondiale.

Au début de ce conflit, la marge de manœuvre des Etats-Unis, que ce soit en Europe ou dans le Pacifique, avait été étroite et n'avait pas permis d'évacuer le caractère inévitable de la guerre. Les Américains avaient pu en effet seulement intervenir ponctuellement :

- sur le lieu, ce qui permettait d'éviter localement la confrontation majeure,
- sur l'instant, permettant ainsi d'avancer ou de reculer l'échéance du combat.

Cette notion de marge de manœuvre réduite, synonyme de fatalité, est la caractéristique première de la guerre.

Si l'on s'intéresse à la crise, on se rend compte que la marge de manœuvre est plus large. En prenant un risque, certes calculé, il faut à la fois au plan tactique éviter la guerre et au plan stratégique résoudre la crise de telle sorte qu'à plus long terme, il n'y ait plus de possibilité d'autre crise potentiellement plus dangereuse. Dans le domaine de la crise, c'est bien la notion de risque à prendre qui prime. Cependant, on débouche avec cette prise de risque sur l'éventualité de générer une guerre. A l'ère du nucléaire, pour rester cohérent et éviter de donner un caractère fatal à la crise, il faut générer une menace crédible et compréhensible. Aux pires moments, Kennedy excelle dans cet exercice et dissuade Krouchtchev. Le président américain prouve que la crédibilité de la dissuasion américaine repose à la fois sur la fiabilité de ses armes et sur sa détermination à utiliser son potentiel militaire contre le dirigeant soviétique.

Toutes les capacités des Etats-Unis se trouvent ainsi renforcées, voire amplifiées par un discours politique adapté (le discours télévisé du 22 octobre 1962 est un très bon exemple).

Cette stratégie de déclaration ne peut que jouer inévitablement sur le comportement de Krouchtchev et des dirigeants du Kremlin qui ont certes pris un risque en installant des missiles à Cuba, mais qui ne l'assument pas.

La manœuvre américaine dans la crise de Cuba est intéressante, car toute sa dynamique est cohérente et proportionnée :

- à aucun moment, le discours américain n'est bridé par des définitions d'espaces ou d'intérêts vitaux (contrairement à ce qu'il avait fait avec maladresse le

secrétaire d'Etat Dean Acheson peu avant le début de la guerre de Corée) ; au contraire, les propos tenus en public par John Kennedy sont volontaristes et reflètent une image du défenseur du Droit ;

- toutes les forces militaires américaines qu'elles soient conventionnelles ou nucléaires sont mises en alerte et restent directement sous le contrôle de la Maison-Blanche ;

- le dialogue n'est jamais complètement rompu entre Washington et Moscou.

Schématiquement, au niveau américain, la crise des missiles de Cuba est une sorte de lutte du Bien contre le Mal conduite par un seul homme, le président John Kennedy. En revanche, du côté soviétique, il n'existe pas de projet. Nikita Krouchtchev est l'homme pris en faute qui a du mal à justifier sa position.

Fatalité et nucléaire paraissent à priori liés dans cette crise. Si la fatalité, c'est à dire une quelconque riposte soviétique ou une perte du contrôle des militaires des deux bords l'avait emporté, il y aurait probablement eu une guerre. La question qui reste posée est de savoir si elle aurait été nucléaire... Probablement, quand on constate la mise en alerte de toutes les forces stratégiques et tactiques des Etats-Unis.

Dans les faits, la stratégie de dissuasion a supplanté la stratégie d'action : Krouchtchev a renoncé au tout dernier moment en rappelant ses navires, comprenant que les règles du jeu avaient changé et lui échappaient désormais. La dissuasion politique et militaire a marché, il n'y a pas eu guerre...

## CONCLUSION

La dimension nucléaire de la crise des missiles de Cuba a bouleversé la pensée politique. Le vieil adage « si vis pacem para bellum » doit désormais être complété par « si vis pacem para pacem ». Ainsi, la stratégie devient donc simultanément stratégie pour la paix et stratégie de guerre.

Guerre et paix sont des notions qui impliquent en même temps déterminisme et liberté, mais elles restent dissymétriques. En effet, pour « faire la guerre », il suffit d'une décision unilatérale. En revanche, pour « avoir la paix », il est impératif d'être deux ou plus. Tout réside donc dans la prise de décision et en particulier dans celle des chefs d'Etat. Leur personnalité, leur crédibilité et leur détermination sont des facteurs déterminants.

Pour tirer un profit politique d'une querelle diplomatique, John Fitzgerald Kennedy, appuyé par son frère Robert, n'hésita pas à mener son pays et le monde occidental quasiment au bord d'un conflit nucléaire. Il laisse en première approche, l'impression d'un homme déterminé à faire triompher le Droit.

Cependant, ses ambitions étaient certainement plus complexes : il a sûrement cherché à consolider sa position politique aux niveaux national et international et détourner l'attention d'éventuels scandales afin d'être réélu pour un deuxième mandat et probablement, placer son frère en position de successeur.

En fait, il ne réussit à se maintenir qu'en faisant des concessions secrètes pouvant lui coûter sa carrière à un homme qu'il avait cherché à humilier devant le monde entier : il retira les fusées JUPITER de Turquie et promit de ne jamais envahir l'île castriste. Malgré les apparences, ce fut son deuxième échec stratégique vis à vis de Cuba après celui de la Baie des cochons. A cause de cette crise, il affaiblit son service de renseignement, la CIA, qui était certainement une des institutions les plus encline à la Guerre froide et non à une détente. Il mourut assassiné pour des raisons encore mystérieuse l'année suivante...

Nikita Krouchtchev a certainement eu une volonté stratégique en installant des missiles à Cuba, mais son instabilité et son caractère fanfaron l'ont desservi. Pendant 48 heures, il tint tête aux USA, faisant trembler le monde, et puis, sagement, il se retira en déclarant que « la cause de Lénine était perdue ». Il avait la manie de faire planter du maïs, l'URSS manqua de pain ; il ne croyait que dans

les missiles, ils ne lui servirent à rien. Deux ans plus tard, il préféra démissionner, laissant la place à un communiste plus rigoureux, Leonid Brejnev.

Moins de deux ans après la fin des événements, les deux protagonistes de la crise disparurent de la scène internationale.

Les missiles de Cuba ont imposé la coexistence pacifique synonyme d'équilibre nucléaire. Les USA et l'URSS ont eu beau avoir de colossaux potentiels militaires, ils ne bénéficièrent plus de liberté d'action dès lors qu'ils se retrouvaient impliqués directement ou indirectement dans une crise.

Après cet événement, aucun pays de l'OTAN ne s'est plus jamais retrouvé opposé directement à un membre du pacte de Varsovie.

## **BIBLIOGRAPHIE**

- INTRODUCTION A LA STRATEGIE,  
Général André Beaufre, Hachette (1998).
- TRAITE DE STRATEGIE,  
Hervé Coutau-Bégarie, Economica (1999).
- DE STALINE A KENNEDY,  
Alain Decaux, Perrin (1999).
- LA PROLIFERATION NUCLEAIRE,  
François Géré, Que sais-je ?  
PUF (1995)
- DIPLOMACY,  
Henry Kissinger, Fayard (1996).
- KROUCHTCHEV,  
Edward Krankshaw, Le cercle du nouveau  
livre d'histoire (1967).
- LA FACE CACHEE DU CLAN KENNEDY,  
Seymour Hersh, L'archipel (1998).
- PROBLEMES STRATEGIQUES CONTEMPORAINS,  
Philippe Moreau-Defarges, Hachette (1994).
- DES STRATEGIES NUCLEAIRES,  
Général Lucien Poirier, Hachette (1977).
- LA PENSEE STRATEGIQUE RUSSE AU 20EME SIECLE,  
Jean-Christophe Romer, Economica (1997).

## **DOCUMENTS PARTICULIERS**

- LA CRISE DE CUBA,  
Conférence prononcée par M. Philippe Masson à  
l'ESGN le 9 mai 1989.
- Discours télévisé de J.F. Kennedy du 22 octobre 1962,  
INTERNET.
- Déclaration du gouvernement soviétique du 23/10/1962,  
INTERNET.
- Extraits d'une lettre de Krouchtchev à Kennedy publiés dans le journal LE  
MONDE le 30 octobre 1962  
INTERNET.
- La difficile adaptation de l'US NAVY à la Guerre froide,  
article de M. Nicolas Vaicbourdt paru dans la  
REVUE HISTORIQUE DES ARMEES.

# **TABLE DES MATIERES**

<b>INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<b>PREMIERE PARTIE</b>	
<b>COMMENT VIVRE AVEC LA BOMBE ATOMIQUE</b>	<b>3</b>
<b>1.- LES DÉBATS « NUCLÉAIRES » AUX USA</b>	<b>3</b>
1.1.- L'ÉTAT D'ESPRIT DES AMÉRICAINS	3
1.2.- COMMENT S'OPPOSER À LA MENACE NUCLÉAIRE	4
1.3.- ENVISAGER UNE GUERRE NUCLÉAIRE LIMITÉE	6
1.4.- « EQUILIBRER » LA TERREUR	7
<b>2.- L'URSS FACE À L'ARME ATOMIQUE</b>	<b>7</b>
2.1.- STALINE ET L'ARME ATOMIQUE	7
2.2.- L'ARME NUCLÉAIRE DEVIENT UN ARGUMENT POLITIQUE	8
2.3.- LA PÉRIODE « KROUCHTCHEV »	8
<b>DEUXIEME PARTIE</b>	
<b>LE MOIS D'OCTOBRE 1962</b>	
<b>OU L'APOTHEOSE DE LA CRISE DE CUBA</b>	<b>10</b>
<b>1.- LES PRÉMICES DE LA CRISE</b>	<b>10</b>
<b>2.- LES TREIZE JOURS LES PLUS LONGS</b>	<b>12</b>
2.1.- LE 16 OCTOBRE 1962	12
2.2.- LE 18 OCTOBRE 1962	12
2.3.- LE 22 OCTOBRE 1962	13
2.4.- LE 24 OCTOBRE 1962	14
2.5.- LE 25 OCTOBRE 1962	15
2.6.- LE 26 OCTOBRE 1962	15
2.7.- LE 27 OCTOBRE 1962	16
2.8.- LE 28 OCTOBRE 1962	16
2.9.- LE 29 OCTOBRE 1962	17

<b>TROISIEME PARTIE</b>	
<b>ANALYSE, ENSEIGNEMENTS, REMARQUES ET QUESTIONS</b>	<b>18</b>
<b>1.- ANALYSE FONCTIONNELLE DE LA CRISE</b>	<b>18</b>
1.1.- EXISTE T-IL DE L'AGRESSIVITÉ ENTRE LES USA ET L'URSS EN 1962 ?	18
1.2.- QUELS INTÉRÊTS POUR LES USA ET L'URSS DE SE FAIRE LA GUERRE ?	19
1.3.- LES COMPORTEMENTS DE KENNEDY ET DE KROUCHTCHEV	20
<b>2.- LES ENSEIGNEMENTS STRATEGIQUES</b>	<b>22</b>
2.1.- LE PREMIER DIALOGUE AMÉRICANO-SOVIÉTIQUE	22
2.2.- LA PRISE DE CONSCIENCE DE L'IMPORTANCE DE L'ATOME EN URSS	23
2.3.- LES OSCILLATIONS DE LA DOCTRINE AMÉRICAINNE	24
<b>3.- REMARQUES ET QUESTIONS RESIDUELLES</b>	<b>24</b>
3.1.- EST-ON EN PRÉSENCE D'UNE VÉRITABLE CRISE « NUCLÉAIRE » ?	24
3.2.- QUEL RÔLE ONT EU LES MISSILES NUCLÉAIRE ?	25
3.3.- LA CRISE DE CUBA OU LA GUERRE ÉVITÉE	26
<b>CONCLUSION</b>	<b>28</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>30</b>
<b>DOCUMENTS PARTICULIERS</b>	<b>31</b>
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>32</b>